

Helena Almeida, *Corpus*

du 9 février au 22 mai 2016, Jeu de Paume



L'exposition *Corpus* au Jeu de Paume rassemble les séries photographiques et performatives de l'artiste portugaise Helena Almeida, réalisées tout au long de sa vie comme autant de lieux d'expérimentation de la matière et du corps en scène.

Artiste portugaise majeure, Helena Almeida est son propre sujet, cultivant différentes postures, des autoreprésentations regroupées dans *Corpus* où sont associés photographie, dessin, peinture (avec ce fameux bleu qui rappelle le Klein). Elle introduit dès 1968 une dimension performative dans son œuvre en se faisant photographe au cours de ses actions par son mari, et exclusivement – « je suis enchaînée à lui » –, occupant une place particulière dans l'histoire de la performance. Cette pratique de la photographie accentue l'entrée en scène de l'artiste dans l'image sans aucun indice de subjectivité et s'articule en une succession d'ensembles austères, en noir et blanc, toujours autocentrés.

À partir de 1974, la série si singulière des *Pinturas habitadas* (peintures habitées) radicalise l'acte de représentation de la peinture en introduisant l'idée du collage, la couleur bleue étant étalée comme une tache sur les tirages. Elle se fait photographier en train de peindre sur une vitre ou son propre reflet dans un miroir, d'effacer son visage, d'avalier la couleur, de cacher des taches dans ses poches. Ces actes souvent improbables composent un récit fictionnel aux effets à la fois ludiques et troublants, dans une mise en scène du surgissement même de la peinture qui, par le biais du miroir, met en abîme la représentation. L'image devient image de l'image, le visage plusieurs visages, le corps plusieurs corps. Les séries si impressionnantes de 1978-1980 telles que *Ouve-me* (Écoute-moi) où elle est bâillonnée, un gros plan sur sa bouche cousue, écho à la tyrannie de Salazar et à la situation des femmes, *Sente-me* (Sens-moi), *Vê-me* (Regarde-moi) et, plus tard, *Seduzir* (Séduire, 2000), radicalisent ce processus. Voilà ce qui rend si attachantes ces histoires de fils, de liens, ces postures, qui tissent l'œuvre d'Helena Almeida. Ses performances mettent toujours en scène son propre corps, silhouette anonyme vêtue à partir de 1975 d'une ample robe noire, qui en accuse la masse sculpturale. Sans violence, ou alors avec une violence émotionnelle, la bouche terriblement cousue (*Ouve-me*, 1979), la jambe ficelée à une autre (*Sans titre*, 2010), ou encore le corps se *dé-roulant* par terre (*Dentro de mim*, 1998) elle semble danser un tango chaotique. Helena Almeida se fait photographier, se montre, s'expose et s'efface, apparaît et disparaît au cours de rituels radicaux.

Chantal Béret